

NAF

BI-MENSUEL
ROYALISTE

DU 5 MAI
AU 18 MAI 1976

6^E ANNÉE

Pierre Boulang
pages 6 et 7

DIRECTEUR
POLITIQUE
B. RENOUVIN

NOUVELLE ACTION FRANÇAISE

n° 225 3 F

un nouveau mai ? **soisson d'avril !**



repères

Ce numéro, encore, est axé sur le retour du sacré. Après Maurice Clavel et Olivier Clément, c'est Pierre Boutang qui s'explique sur ce point (notre *centrale*). L'enjeu du combat en cours nous est rappelé par Gérard Leclerc : nous pourrions refaire de la politique un souci de la communauté seulement avec ceux qui rejettent la religion du Progrès et des Lumières, ces fétiches de la société nihiliste-industrielle et ces paravents pour les techniques de manipulations les plus viles.

Techniques pratiquées aussi bien par les syndicats (article de J.-M. Bertrand en *Nation Française*) que par le Pouvoir. Il est vrai que ce dernier les manie fort maladroitement : Mme Saunier-Seïté a braqué les étudiants (article du collectif N.A.F. Université) et la réunion de presse faussement enjouée de M. Giscard n'a convaincu ni rassuré personne comme le montre Bertrand Renouvin dans son *éditorial*.

Une vie internationale agitée a amené l'équipe de rédaction à se pencher sur les problèmes étrangers : à travers l'analyse des événements de Cisjordanie (article de Daniel Bedot) et des élections portugaises (rubrique *Chemins du Monde*) mais aussi par le biais de la lecture de deux ouvrages importants consacrés, l'un à l'Amérique, l'autre à la Suisse (rubrique *Lire*).

Quand à Philippe Vimeux, il poursuit son analyse de l'ultracisme, ce chancre tenace, du mouvement royaliste. Parallèlement Hubert Charpentier nous montre les implications monarchistes du dernier film de Truffaut, et François Irreug analyse la renaissance d'un théâtre populaire dans la Vendée chouanne.



Edité par S.N.P.F.
17, rue des Petits-Champs,
Paris (1er)
Téléphone : 742-21-93
Abonnement trois mois : 20 F
Abonnement six mois : 40 F
Abonnement un an : 70 F
Abonnement de soutien : 120 F
C.C.P. N.A.F. Paris 193 14 Z
Directeur de la publication :
Yvan AUMONT

Les illustrations et photos illustrant ce numéro ont été fournies par le groupe audio-visuel et sont la propriété de la N.A.F.

Imprimé en France

naf 225 - page 2

la presse au crible

DU CÔTÉ DES INTELLECTUELS

Du côté des intellectuels c'est, cette semaine, le grand remue-ménage.

Ainsi au Parti communiste où la décision du XXII^e congrès d'abandonner le concept de « dictature du prolétariat » continue de susciter des remous. Et le premier des contestataires se nomme Louis Althusser, philosophe qui marqua profondément la génération de mai 1968. Pour lui, cet abandon est négatif, la justification présentée par Georges Marchais étant « très insuffisante du point de vue théorique et politique » et risquant de conduire à des « déferlements droitiers ».

« Cette mise au point théorique » écrit Gilles Anquetil dans « Le Quotidien de Paris », fut longuement applaudie par une partie du public qui, visiblement, était venu entendre cette éclatante leçon de théorie marxiste. En affirmant bien haut son hostilité à certaines décisions « droitistes » du XXII^e Congrès, Althusser fait singulièrement écho aux récentes interventions d'Etienne Balibar, et même à certaines prises de position d'organisations d'extrême gauche. Althusser généralement plus réservé, a choisi délibérément de mettre les pieds dans le plat...

La passion avec laquelle Althusser a fait son exposé laisse présager des lendemains animés à l'intérieur du P.C.F., et annonce que la « position » d'Althusser sera une « position » de la lutte déclarée à l'intérieur du Parti, au moment où celui-ci vient de l'accueillir avec solennité.

Face à une direction du P.C. en voie de relative social-démocratisation, Althusser essaie de sauver le concept opératoire fondamental du Goulag en ramenant le stalinisme à un simple accident historique. Un combat douteux de part et d'autre !

TOUCHES

Ça bouge aussi du côté des progressistes chrétiens, et même de la hiérarchie ecclésiastique, comme le prouve la réaction du Cardinal Marty le dimanche de Pâques. Et la grande peur des nouveaux bienpensants naît de Clavel bien sûr, de son livre, et de l'émission d'Apostrophes où il fut au centre du débat. Xavier Grall, poète breton aimé de nombreux nafistes, raconte la bagarre à sa manière dans Hebdo T.C.

Ces écrivains catholiques réunis en ce jour sacré du Vendredi Saint, on a l'impression qu'ils jouent la comédie. Tous, sauf Boutang qui vient d'écrire *Le Purga-*

toire et qui, brûlé par toutes sortes de flammes, se soucie peu de jouer un rôle. Car les vedettes, elles sont réunies ce soir-là autour de Bernard Pivot. Outre Clavel, Archange aux ailes brisées, voici Bernard Besret, prieur d'on ne sait plus quoi, priant on ne sait plus quelle prière, qui vient dire gentiment : « Je ne peux pas parler de Dieu » ! C'est ainsi. Dans ces conditions on se demande pourquoi il a cru devoir monter dans le train de Paris. Misère ! Misère ! Un Vendredi Saint ! Le jour où l'Histoire du monde bascule, le jour où le Christ agonise les mains et les pieds pleins de sang et de pus, le jour des jours, le jour central où naît le christianisme, un prêtre ne peut pas parler de Dieu ! Il ne manquait plus que le triple chant du cop. Et après cet aveu d'impuissance en quelque sorte spirituelle, voici l'assurance d'un clerc à la défroque prétentieuse. Comme il est content de lui, Jean-Claude Barreau ! Comme il se sent dans le vent et que ce vent-là est doux ! Et il se permet, de piquer du bec un Clavel qui fut réellement déchiré de part en part et qui, de ce déchirement même, a tiré la substance d'un ouvrage infiniment moins polémique qu'il ne paraît, un ouvrage de clameur, un cri de guetteur, un gémissement de poète. Et Clavel ne bronche pas. C'est vrai que l'ex-abbé Barreau est insignifiant. C'est vrai que le Vendredi Saint est le jour du grand silence. Mais il est vrai aussi que l'honneur de l'Eglise est en jeu, et l'honneur même de l'Amour... Assez ! Ombre si chère de Bernanos, où étiez-vous ?

C'est dur. Et le choc a été si rude, à T.C. même, que son rédacteur en chef fait, sur la même page, une longue réponse au breton en colère. Mais il avoue, du même coup combien le progressisme chrétien est touché :

« Ah ! mes frères », s'écrie-t-il, laissez courir le torrent clavélien et regardez ce qu'il emporte : nos luttes, nos espoirs, nos veilles. Notre Eglise. Car celle-ci, Clavel l'annonce, va se briser sur un schisme, partagée entre les traîtres et les connards. Parce qu'elle aurait trahi, la Sainte-Mère, et deux mille cinq cents évêques avec elle, en ce jour de Vatican II où elle a estimé que pour bien servir Dieu, il fallait servir les hommes. Alors elle est allée au peuple.

« Radicalisons le propos », dit Bernard-Henry Lévy dans *Le Nouvel Observateur*. « Que critique au juste Clavel, que critiquent de leur côté des amis Lardreau, Jambet

et, dans une moindre mesure, Glucksmann, quand, au projet raisonnable d'une révolution aux autres semblables, ils opposent la figure insensée d'une rébellion inouïe et à nul passé comparable ?

Ce qu'ils critiquent, ce qu'ils reprochent, c'est l'attachement à ce thème, à ce point ancré dans nos esprits, qu'il semblait aller de soi : le thème des lumières qui guident le peuple et éclairent la politique, le culte de la raison qui enchaîne l'histoire à elle-même et en inscrit le cours sur fond d'éternité, la religion du progrès pour tout dire, où ils voient la forme la plus subtile de la tentation réactionnaire. La voilà vraisemblablement la très prochaine ligne de partage : contre la gauche des Lumières, enracinée dans le XVIII^e siècle, une pensée de révolution qui dit sa haine du progressisme...

UNE POLITIQUE SORTIE DU BOIS

Terminons cette revue de presse par un remarquable article de Pierre Boutang, publié dans les *Nouvelles Littéraires*. Ecoutez ce que dit Boutang de La Fontaine, et de la fameuse « raison du plus fort ».

La brutale approbation de la force, qui est la pente de l'enfant plongé dans un présent où rien ne conteste les victoires, se trouve nuancée, et finalement transmuée par La Fontaine ; les images, leur suite réglée, font naître le soupçon d'une naturelle comédie, où il faut attendre, considérer la fin. Quand je me souviens de la doctrine spontanée de la force comme je la concevais enfant... Je ne trouve que des schémas confus de mouvement, des vertiges où le vainqueur veut sa propre perte autant que de vaincre. Il y a cela, ou ça, au fond de l'homme et dont La Fontaine, avec quelques autres libérateurs divins, nous délivre. Un Rousseau la nie, annule la force une fois pour toutes, dans un contrat originel où l'homme se sépare de toute valeur ; résultat : pas de pitié pour ceux qui n'acceptent pas cette bergerie forcée et forcenée, avec la loi de la « volonté générale » ; plus de pitié ironique pour les puissants, qui sont mortels, et qui, avant la mort, trouvaient, chez le fabuliste, des limites à leur hybris : le refus de la force et le règne du droit confient aux vertueux le monopole de l'écrasement des faibles ; de la bergerie à l'abbattoir il n'y a pas loin, et ce retournement, pour La Fontaine revenu après la Terreur, eût été le sujet d'une fable d'un treizième livre.

Jacques BLANGY.

étudiants : la prise de conscience

On ne peut plus parler de résignation en parlant des étudiants : le nombre énorme des manifestants du 23 avril à Paris, le fait que des facultés que l'on n'avait jamais vues bouger depuis 68 soient en pleine ébullition, prouve que désormais, c'est une immense colère qui secoue les universités.

Et comment ne pas être furieux de cette réforme Haby-Soisson qui permet la remise en cause du droit à la culture, de la possibilité de se former un esprit critique en se fondant sur des connaissances générales et solides ? Cette réforme ne vise qu'à former des esprits « ouverts au changement », des techniciens sans culture générale, en un mot des robots.

Le bulletin de la C.G.C. (1) fait état de « sondages sur le tas » qui révéleraient une méconnaissance générale des intentions de Mme Saunier-Seïté. A entendre les cégécistes, un grand nombre de jeunes veulent seulement faire perdre la face a priori à un secrétaire d'Etat sans s'interroger davantage sur le fond du problème. C'est faux. Les militants du collectif NAF-U sont bien placés pour le savoir : certes un certain nombre de lycéens se sont motivés que par le « Rai'bol » et quelques militants de gauche se mobilisent parfois sans trop poser de questions, mais pour la grande masse des étudiants, la mobilisation est fonction de la connaissance dans le détail du décret signé par Mme Saunier-Seïté. Des étudiants studieux, réprouvant l'agitation, soucieux de leur diplôme, à qui un camarade ou parfois un professeur présente le décret deviennent des grévistes enragés qui se disent prêts à perdre une année pour faire céder le gouvernement.

Cette colère devant le scandale qui pousse des centaines d'étudiants d'Aix-en-Provence ou de Nancy à venir manifester avec leurs milliers de camarades parisiens est d'ailleurs chaque jour attisée. Ce sont les déclarations intransigeantes et méprisantes de Chirac et Poniatowski. Ce sont des manœuvres de Mme Saunier-Seïté qui parle de pétitions d'étu-

dants anti-grévistes à Amiens, quand il s'agit en fait, d'après le Conseil d'Université de cette ville, de pétitions d'habitants... Mais il faut aussi parler des provocations plus directes, dans les facultés par des commandos d'extrême-droite, et lors des manifestations par l'intermédiaire d'éléments « incontrôlés ». Pour certains étudiants c'est la révélation de la vraie nature du régime : la colère devant la réforme inepte devient le début d'une remise en cause de la société toute entière.

Alors, mai 68 revient-il ? Certes pas, car la gauche est là. Elle veut bien voir son défilé du 1^{er} mai grossi par un afflux d'étudiants, mais elle refuse l'aventure à l'approche des municipales qui préludent aux législatives, etc... Voilà pourquoi les syndicats ouvriers sont peu loquaces, et voilà pourquoi les syndicats d'enseignants n'agissent pas. Dans les manifestations, les enseignants, même les « engagés » restent très rares, et dans bien des facultés ils se disent contre la réforme, mais aussi contre la grève. Les syndicats étudiants (U.N.E.F., Co. S.E.F...) sont chargés de « récupérer », de garder au mouvement son « caractère responsable ». Un peu d'agitation c'est bien, mais trop, cela remet en cause les chances de la gauche.

Et les gauchistes ?

Il y a un syndicat étudiant qui se prétend l'héritier intellectuel de mai 68 : le MARC. Ce dernier appelait les 24 et 25 avril dernier à un rassemblement national à la Sorbonne. Petite organisation, le MARC a décidé de « se dépasser » dans un nouveau « syndicat de masse anticapitaliste » (2). Le flou de ce projet, le dynamisme et l'absence de préjugé de quelques militants ont séduit durant ces derniers mois de nombreux étudiants jusque-là inorganisés. Mais pour

avoir participé aux forum du samedi et débats du dimanche, nous pouvons témoigner que la majorité des militants du MARC (socialistes du P.S.U. et du P.S., jeunes chrétiens de la J.E.C., trotskystes...) est très loin de l'esprit de 68 et s'enferme dans un dogmatisme de bon ton. Le détonateur d'un mouvement type 68 ne peut être là.

Que la droite et la gauche établies ne se réjouissent pas trop vite pour autant. La lutte contre la réforme Haby-Soisson est pour beaucoup d'étudiants l'occasion de prendre, pour la première fois, conscience qu'ils ne sont pas les futurs cadres de la société libérale.

Depuis 68, le monde étudiant supportait la sélection, la crainte du chômage avec morosité, mais sans se révolter. La lutte récemment engagée a déjà modifié bien des comportements ; personne ne peut savoir sur quoi peut déboucher cette prise de conscience quasi-générale.

Collectif NAF-UNIVERSITE.

(1) - Le Creuset.

(2) Le M.A.S. — Mouvement d'Action Syndicale — luttés étudiantes, dont la naissance est sèchement saluée par un petit article de « Libération », qui se conclue par : « Le M.A.S. n'a pas encore fait de choix quant à la couleur de la carte qui sera distribuée à ses adhérents... ».

après l'accord c.g.t. - c.f.d.t.

La manifestation du 1^{er} mai aura été le point de départ d'une relance de l'unité d'action C.G.T.-C.F.D.T., survenant après le succès de la gauche aux élections cantonales.

La C.G.T. et la C.F.D.T. ont décidé de promouvoir l'unité d'action entre leurs organisations « pour permettre le développement des luttes dans le prolongement du 1^{er} mai ». Déjà deux journées nationales d'action sont prévues pour les 6 et 13 mai.

Pourtant, cette unité d'action ne saurait cacher les divergences profondes entre MM. Séguin et Maitre. Le premier fait confiance aux méthodes bureaucratiques dans le respect de l'ordre établi. (Il ne faut pas gêner la gauche). Le second reste attaché aux actions dures, dans la pure tradition anarcho-syndicaliste sans se soucier des échéances électorales. Cette unité sera donc à l'image du Programme Commun de la Gauche, c'est-à-dire un mariage de raison parsemé de propos acerbes.

Face à ce rapprochement, les autres organisations restent fidèles à elles-mêmes.

Force Ouvrière refuse toute action unitaire avec la C.G.T., son anti-communisme est digne de Jean-Marie Le Pen ; quant aux propos de M. Bergeron sur l'auto-gestion, on pourrait croire Chinaud en personne.

La C.F.T.C. reste minoritaire, malgré quelques bonnes positions

chez les « aiguilleurs du ciel » et dans les mines.

Quant à la C.G.C., elle semble évoluer vers le conservatisme pour jeunes loups, tel que l'incarne Yvan Charpentier, son président-dentifrice.

Ces dernières semaines ont montré que la cassure est donc très nette entre la C.G.T. et la C.F.D.T. d'une part, et F.O., C.F.T.C. et C.G.C. d'autre part.

Cette tendance s'affirmera même si des actions communes sont possibles entre toutes les organisations sur des thèmes concrets comme la défense de l'emploi ou le droit au travail.

L'histoire du syndicalisme français est marquée par cette division entre « révolutionnaires » et « réformistes ».

Ces divisions expliquent, en bonne partie, la faiblesse du taux de syndicalisation dans notre pays et l'inefficacité relative des centrales qui sont bien loin d'avoir la puissance des syndicats allemands par exemple.

Cependant, il reste une place à un syndicalisme qui saurait intégrer le travailleur dans la Cité, par-delà les idéologies, les slogans et le « réalisme » à la petite semaine. Oui saura la prendre ? Jean-Michel BERTRAND.

cisjordanie

la révolte des palestiniens du silence

● Une révolution commence-t-elle en Palestine arabe ?

Ne nous y trompons pas : les événements (parfois sanglants) qui secouent depuis plus de trois mois les territoires arabes sous occupation sioniste, et singulièrement la Cisjordanie, ne sont pas (comme aimerait nous le faire croire une certaine presse occidentale, de droite bien sûr, mais aussi, hélas, d'ailleurs) réductibles à un simple mouvement de grogne. À une vulgaire « jacquerie » aisément récupérable par le « système » israélien. Bien au contraire, la révolte des « palestiniens du silence » constitue, pour l'idéologie sioniste, une défaite cuisante.

Le sionisme — qui, par définition ne se connaît d'autres ennemis que les Palestiniens « non-juifs », pour employer sa propre terminologie — applique, en effet, depuis son implantation par l'ONU dans cette région de la Méditerranée, la bonne vieille méthode impérialiste : « diviser pour régner ». Ainsi était-il parvenu (non sans peine !), depuis 1948, à créer, au sein du peuple arabe de Palestine, un clivage entre les « méchants » et les « bons », c'est-à-dire, plus précisément, entre les « terroristes » (entendez les résistants, réfugiés dès la première heure en Jordanie, puis au Liban), et les « réalistes » (ceux qui, restés sur place, s'accommodaient plus ou moins bien du nouveau régime, et passaient, à tort ou à raison, pour des « collabos » aux yeux de leurs compatriotes de la « diaspora »).

Ces Palestiniens « de l'intérieur », au nombre de 500 000 dans les territoires occupés en 1948, plus 1 400 000 dans les territoires occupés en juin 1967, constituaient jusqu'à présent, pour Israël, un excellent alibi « démocratique ». « Voyez-vous, répétait-on à l'envi, Israël accorde le droit de vote même aux Arabes ». Et d'ajouter : « Israël est bien un îlot de civilisation au Proche-Orient » (1).

Or, depuis maintenant plus de cent jours, cet alibi ne cesse de

s'effondrer, et la crédibilité d'Israël en tant qu'« Etat démocratique » s'amenuise à vue d'œil, comme une peau de chagrin.

Le détonateur fut le scandaleux acquittement, par un tribunal israélien, d'une poignée de Juifs fanatiques qui avaient cru bon, au mépris des lois internationales (et aussi, il faut le souligner, des lois israéliennes) de venir prier sur l'esplanade de la Mosquée El Aqsa — alors que depuis 1300 ans, pour tout musulman digne de ce nom, le respect des Lieux Saints d'autrui, et notamment du Mur des Lamentations, va de soi.

Il s'ensuivit de graves émeutes à Jérusalem, qui firent plusieurs morts.

Puis l'on assista, le 30 mars, à l'occasion de la « Journée de la Terre » (« Youm ouï Ard » fête traditionnelle au Proche-Orient) à un véritable soulèvement des paysans arabes en Galilée, en protestation contre les expropriations massives dont leurs maigres terres font actuellement l'objet. Rappelons que dans le langage fleuri des officiels israéliens, prendre une terre à un Arabe — chrétien ou musulman — pour la donner à un juif s'appelle « sauver » cette terre (2). Au cours de cette seule journée du 30 mars, il y eut en Galilée six morts et plus de cent blessés. Tous « non-juifs », il est vrai.

Enfin (et surtout), les élections municipales du 11 avril, en Cisjordanie, ont brisé à jamais le fil ténu qui reliait encore l'autorité sioniste à la population arabe. Plus de 80 % des municipalités cisjordanaises sont échues le plus démocratiquement du monde, aux « nationalistes », c'est-à-dire aux sympathisants de l'O.L.P. et aux membres du Parti communiste « Rakah », proche de l'adite O.L.P. Le gouvernement israélien, qui voulait montrer au monde, par ces élections, sa capacité d'enseigner la démocratie aux Arabes, se trouve ainsi pris à son propre piège. Les notables « pro-jordanais », sur



lesquels ils s'appuyaient volontiers, ne représentent plus rien, et tout le monde s'accorde désormais à reconnaître que ce n'est pas le Roi de Jordanie, mais bien l'organisation de M. Yasser Arafat, et elle seule, qui incarne le peuple de Palestine. Et ce n'est pas la marche-provocation sur Jéricho organisée par le « Bloc de la Foi » (« Gomsh Emonin », extrême droite), avec l'accord tacite des autorités de Jérusalem, pour réclamer la « judaïsation » de la Cisjordanie, qui arrangera les choses.

En vérité, qu'on le veuille ou non, c'est bien une révolution qui commence en Palestine. Que les Israéliens prennent garde, s'ils ne veulent pas, après avoir refusé toute concession, tout perdre irrémédiablement. Personne ne leur conteste aujourd'hui le droit de vivre en Palestine. Mais demain ?
Daniel BEDOT.

(1) René Chinaud en octobre 1973. Cité par « Perspectives France-Israël ».

(2) Israël Shalak, président de la Ligue israélienne des Droits de l'Homme, dans « Le racisme de l'Etat d'Israël » (éditeur Guy Authier).

le portugal des œillets fanés

Des élections pour rien au Portugal ? C'est ce qu'on peut se demander au vu des résultats du scrutin du 25 avril.

Le C.D.S. (centre-droit) progresse, mais dans des proportions bien plus faibles que celles qui étaient prévues. Le P.C., contre toute attente, maintient ses positions. Le P.S. demeure le premier parti portugais, mais il n'obtient pas la majorité des sièges. Pour gouverner, il sera réduit ou à s'allier avec les centristes du P.P.D. qui n'acceptent pas la constitution socialiste portugaise, ou à gouverner avec les ultra-staliniens du P.C.P. auxquels il souhaite tout le mal possible (et vice-versa !).

Du coup, le Conseil de la Révolution formé de militaires et que l'on disait promis à l'effacement, va reprendre de l'influence pour arbitrer entre les partis. Mais l'armée est déchirée entre coteries ennemies formées autant autour

d'une personne (Melo Antunès, Galvão de Melo, dans une moindre mesure Rosa Coutinho ou Costa Gomes) que d'une idéologie. Autrement dit le Portugal est promis à un mélange d'anarchie parlementaire à l'italienne et de putschs militaires plus ou moins larvés de type sud-américain.

Le déchirement du Portugal — et c'est peut-être le plus grave — se traduit nettement sur le plan géographique. L'apparente stabilité électorale globale du P.C. masque en fait un effondrement dans le Nord doublé d'un renforcement considérable de ses positions dans le Sud (agglomération lisboanaise et Alentejo).

Ainsi, faute d'un Etat fondé sur une légitimité, la révolution des œillets débouche-t-elle sur l'impasse politique, et sur le marasme économique (11 % d'inflation en janvier et février 76).

Michel TOURON.



par
gérard
leclerc

briseurs d'idoles

Depuis plusieurs semaines, notre journal publie une série d'entretiens dont l'unité de fond ne peut échapper à nos lecteurs : Pierre Boutang après Olivier Clément et Maurice Clavel. Nous restons dans le même ordre, le plus grand, que nous n'abandonnions certes pas la semaine passée en parlant de l'Ange de lambet et Lardreau. Voilà, en effet, quatre livres très différents de forme mais qui tournent autour de la même question métaphysique, religieuse et dont la conjonction crée dans la vie intellectuelle de ce pays, un événement. Non pas au sens, parisien et insupportable du mot, mais dans cette acception propre à la pensée judéo-chrétienne, de ce qui brutalement survient, fait irruption, crée le grand choc de la pensée, éventuellement bouleverse une existence, atteint même un peuple dans ses profondeurs. Comment ne pas comprendre ainsi « Apostrophes » du Vendredi Saint, qui fut de toute évidence un des sommets d'une année de télévision. J'ai le sentiment que la plupart des téléspectateurs de ce soir-là ont eu une réaction contraire à celle de l'Archevêque de Paris. La violence ne les a pas effrayés, pas plus que la dure remise en question d'un passé proche, trop rapidement canonisé. L'irruption de lumière a besoin de cette force, de ce dur arrachement aux fausses certitudes, aux faciles illusions.

Combien j'aime que Xavier Grall ait réagi à sa manière de poète qui sait la mer, ses tempêtes terribles et pourtant ne cesse d'y bâtir son séjour. Il fera certes encore plus de peine à Mgr Marty, égratignera Jean-Claude Barreau avec quelque injustice. Mais la magnifique tempête déchainée à Hebdo T.C. l'aveu prodigieux du rédacteur en chef (cité dans notre Presse au crible) jettent l'oubli sur le détail pour faire éclater l'essentiel. C'est l'ensemble des certitudes « progressistes », religieuses, philosophiques, politiques qui sont remise en cause, c'est à une radicale conversion dans tous les ordres pascalins, et pas seulement celui de la charité qu'hommes de gauche, de droite et d'ailleurs sont appelés. S'il n'en était pas ainsi, comment, dans ce journal politique pourrions-nous, nous passion-

ner pour quelque chose qui est bien au-dessus du souci de la cité charnelle. Il faut pourtant que nous nous expliquions.

DE LA POLITIQUE DES LUMIERES

Comment se fait-il que les répliques à Clavel jusqu'à ce jour sont si pauvres, geignardes avec Mandouze, criardes avec Gault, toujours en fuite face au débat ? Les miasmes de l'Action Française, dit l'un, il est passé à l'autre bord, dit l'autre. Et alors ? Bernard-Henri Lévy dans le Nouvel Observateur, a eu seul le courage et l'intelligence, homme de gauche, pour oser apprécier l'effet de la dynamite sur le socle de la pensée de son camp et dire : bravo, touché, bien visé ! (1). Ce socle c'est celui de l'humanisme qui, s'étant progressivement émancipé de ses références chrétiennes de la Renaissance, a trouvé dans Marx son achèvement, athée et prométhéen. Qui s'inscrit dans le courant des lumières s'il est conséquent, ne pourra que suivre Sartre : le marxisme est l'horizon indépassable de notre culture. Tout s'ensuivra, l'adoption rigoureuse du rationalisme, la lecture selon Marx de l'évangile de Marc, etc... Clavel qui énonce cela, implacable, poursuit, en s'adressant aux chrétiens : vous vous ralliez à la politique des lumières ? Vous corrompez du même coup votre christianisme, que vous finirez par abjurer.

C'est un fameux pavé dans la mare ! La grande ambition des inspirateurs du Concile ne fut-elle pas précisément la réconciliation de l'Eglise et du Monde ? Celui des lumières, ne craignent pas de préciser les pères Congar et Chenu. Avez magnifique ! Mais leur répond Clavel, si vous allez aux lumières, vous rendrez les armes, vous vous rendrez. On ne fait pas sa part à l'humanisme car celui-ci ne s'explique que par le renversement métaphysique qui met l'Humanité à la place de Dieu. Il faut choisir son camp.

Voulant choisir leur camp dans l'en-avant de l'histoire, nos bons pères font retour au XVIII^e siècle ! Au moment où le structuralisme détruit implacablement, avec les armes du rationalisme, toutes superstitions nées de la critique du Christianisme : le Progrès, l'Histoire, l'Humanité en devenir, etc !... Adoptant la politique des lumières, ils adoptent une autre religion, inconciliable avec la leur. Mais les malheureux ne veulent pas le comprendre. Et l'on voit les Mandouze, les Gault et les autres s'enfoncer les poings dans les yeux pour obstinément ne pas voir.

... A LA PURIFICATION DE LA POLITIQUE

L'enjeu politique de l'événement est donc aveuglant. Certes, ce n'est pas la politique qui se libère présentement des superstitions des lumières. C'est le Christianisme qui se libérant avec force de l'union sacrilège, recouvrant sa vérité et son Dieu, ne peut manquer dans le même mouvement de libérer la politique. Ou, avec lambet et Lardreau, c'est la quête absolue d'athlètes spirituels qui, las de voir trahies leurs espérances de libération font retour au désert et révoquent impitoyablement les pitoyables politiques de libération.

Ici, il faut dénoncer les mauvais procès et les interprétations fausses que l'on ne manque pas de développer à la suite de cette purification par le feu de l'absolu. Libérer la politique ne veut pas dire la nier, la supprimer, ou même endormir son souci. Au contraire ! C'est bien évidemment le vrai souci politique qui doit renaître.

Clavel faisant impitoyablement le procès intellectuel de la gauche ne se rallie pas non plus à la droite. Comme l'en accuse ses malhonnêtes censeurs ou des interprètes trop pressés. C'est vraiment trop facile ! Et comme il est singulièrement plus ardu, mais infiniment plus passionnant de tenter de définir les implications politiques du livre de Clavel. Tentons donc quelques prolongements, avec modestie dans l'espoir de futures recherches.

Tout d'abord, nous avons une certitude qui fait roc. L'absolu est reconnu. Il sera impossible de le confondre avec qui que ce soit ou avec quoi que ce soit. Toutes les idolatries deviennent odieuses. Odieuses aussi les tentatives de trafiquer du sacré. Le compte des divers fascismes et autres religions séculières est donc réglé.

Second point, la métapolitique dont le souci politique révèle la nécessaire quête, est libérée des mauvaises métaphysiques, des finalités illusoires, des espoirs de contrebande. Elle est reconnue comme telle, comme fondement de la cité. Faut-il la définir plus avant ? Olivier Clément retrouvait ce grand travail de la pensée, dans notre dernier numéro et rejoignait du même coup l'enseignement, classique à la N.A.F. de Pierre Boutang : la relation au père qui est suspendue au mystère de la Trinité, l'idée de légitimité, le mystère de la mort et de la résurrection. Ce dernier arraché, enfin, aux équivoques de Garaudy où depuis plusieurs années nous voyons une Eglise patauger avec délices.

Le troisième point, évidemment, touche à l'idée de révolution, au sens d'un renouveau radical qui est nouvelle naissance. Mais nous serions entraînés trop loin. Mieux vaut réserver l'étude. Elle nous introduit à de vastes perspectives. Nous ne craignons pas de cheminer, avec tous ceux qui manifestent en ce grand moment de la pensée, le beau courage des conversions, l'intrépidité des renverseurs d'idoles (les grands contempteurs dit Nietzsche sont aussi les grands adorateurs).

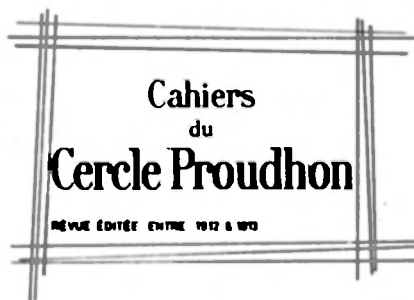
Mais me souffle-t-on, ceux qui partagent notre souci politique et ne sont pas chrétiens ? Ceux-là, je les vois autour de moi, aussi passionnés par l'événement que les autres. Même s'ils ne nous suivent pas jusqu'au bout, ils voient l'importance du débat et nous engagent à y aller à fond.

Cher Maurice Clavel, vous avez engagé une bagarre qui nous entraînera loin. D'autres vous ont déjà dit qu'ils ne craignaient pas l'aventure. Ici aussi, notre résolution ne vous abandonnera pas.

Gérard LECLERC

(1) Il ne faut pas oublier évidemment André Glucksmann qui, dans La Monde, donnait une heureuse réplique au triste article de Mandouze.

une réédition attendue



« Ces Cahiers que tout militant voudra avoir désormais dans sa bibliothèque » (Gérard Leclerc).

Commande au Centre d'Etudes de l'Agora, 29, av. Trudaine, 75009 Paris. Prix 60 F (franco 65 F). Versements à l'ordre de F. Fleutot : C.C.P. Paris 22.161.92 K.

pierre boutang : le purgatoire

Pierre Boutang, romancier ! On pouvait faire le pari d'une grande œuvre, originale, neuve et forte. C'était gagné d'avance. Le Purgatoire, que nous avons lu et n'avons pas fini de relire, confirme toutes ses promesses. Il faudrait évoquer la beauté de la langue, l'audace du créateur qui défie les avant-gardes, et comme toujours le poète métaphysicien. Nous avons préféré rencontrer Pierre Boutang et lui demander de présenter à nos lecteurs ce roman d'un type inédit.

Incontestablement, on ira chercher ici ou là des éléments autobiographiques, mais l'essentiel est que le personnage principal ou la trinité des personnages principaux atteignent l'universel, jouent la commune aventure humaine, l'itinéraire de l'homme sauvé. Boutang a pris de la distance par rapport à son œuvre : entre lui et ses personnages intervient un romancier qui encore creuse la distance. D'autant plus que le mystère du temps est au centre du Purgatoire comme il était au cœur de l'Ontologie du secret. Mais n'anticipons pas. Qu'il nous suffise de dire une fois de plus que Le Purgatoire s'inscrit dans ce retour du spirituel dont parlait ici même, Olivier Clément et qu'il faut y voir un signe.



N.A.F. : En écrivant le « Purgatoire », vous voilà devenu maintenant romancier après avoir été essayiste et philosophe. Mais votre roman dérouterait un certain nombre de lecteurs. Ce n'est pas un roman de facture classique, telle œuvre de Balzac par exemple. Si l'on essayait de vous situer dans un univers romanesque, est-ce qu'il y aurait des points de repère, des romanciers qui s'apparenteraient à votre genre ?

Pierre BOUTANG : J'ai déjà tâté du roman dans ma folle jeunesse et j'en ai écrit deux ou trois, à mon avis mauvais. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'ils étaient trop compliqués dans leur contenu spirituel pour une forme qui restait pseudo-classique.

Aujourd'hui, il n'y a plus de roman au sens habituel du terme. Il pourra certes y avoir des reprises et des gens repartiront peut-être un jour du style de Stendhal ou de l'art balzacien du récit. Mais ce n'était pas ce que j'avais l'intention de faire.

Le « Purgatoire » est-il un roman ? Oui, puisqu'il y a un personnage et même des personnages à qui il arrive des choses qui

ont un sens groupé. Ce n'est ni une collection de nouvelles ni un monologue lyrique pur. Toutefois, le « Purgatoire » est en même temps un poème divisé en chants et non en chapitres. Ensuite et surtout mon objet n'est guère romanesque. Je rejette absolument le schéma unilinéaire et événementiel du roman « normal ». Ce type de romans restera indispensable aux individus ayant reçu une certaine formation. Et même tout individu doit passer par ce stade où est passée l'histoire. En ce qui me concerne, je lis et relis avec plaisir les Trois Mousquetaires que j'avais fort mal lus dans ma jeunesse. Mais, comme écrivain, j'échappe à ce roman tout en me refusant à sacrifier aux rites du « nouveau roman ».

De plus, l'originalité de mon roman — et il s'écarte sur ce point de son modèle écrasant, le Purgatoire de la Divine Comédie de Dante — m'a été donnée par une théorie de Saint-Thomas d'Aquin. Pour celui-ci, dans l'intérêt même de l'Eglise et des âmes, on fait son purgatoire dans le lieu même où la faute a été commise. Je pense même que l'on peut faire son purgatoire dans le temps où l'on a vécu parce que le temps n'est pas un absolu

Mon personnage, sans être revenant, est un survenant qui se fond avec les moments divers de sa vie dans un ordre qui est celui de la purification et du Purgatoire. Il les vit pour une part comme il les a vécus, avec cette différence, que la part de déjà châtimé, qu'il y avait dans ces moments, ne lui était pas également consciente. Le sujet me conduisait donc à une forme absolument différente des autres ; en particulier à un autre secret qui aboutit à un étalement dans le temps : certaines choses se passent en 1919, d'autres en 1995 puisque mon personnage meurt très vieux. Oui est ce personnage ? On peut y trouver si l'on veut des éléments autobiographiques, encore que ceux-ci soient triturés et transformés. Mais il faut y voir surtout une personification de l'homme en général.

N.A.F. : Le roman linéaire, c'est le grand roman français du XIX^e siècle (Balzac, Stendhal), mais c'est aussi Mauriac.

P.B. : Si vous voulez, encore que l'univers de Mauriac me soit plutôt étranger. Pour moi, la grande symphonie romanesque marquant l'éclosion du génie absolu, ce serait plutôt Dostoïevski. Ce n'est pas du tout dans cet ordre que

j'ai travaillé, bien que je me reconnaisse dans cet univers antipositiviste, cet univers de transcendance qui est aussi celui de Bernanos. Dans mon ouvrage, la dimension de transcendance est d'autant plus obligatoire que mon personnage n'a pas de corps. Et ne pas avoir de corps c'est une sacrée histoire ! Cela explique d'ailleurs le Chant 1^{er} ; dans ce chant, mon personnage meurt et j'essaie déjà de lui donner un langage neuf au travers d'une destruction créatrice.

N.A.F. : vous parlez du Purgatoire en romancier et en théologien.

P.B. : Evidemment. Cela me fait penser à ce très beau texte de Baudelaire dans lequel il dit que les gens s'intéressent à des tas de choses sans intérêt alors que les vrais problèmes fondamentaux sont : « Où sont les morts ? Que font-ils ? Y a-t-il pluralité des mondes ? ». Toutes questions essentiellement métaphysiques. Mon romancier — ainsi qu'au moins un des personnages — n'a jamais douté de ce que l'Eglise enseigne. Il a des difficultés de conduite mais non pas de dogme.

Alors pourquoi le Purgatoire ? Parce que lorsque l'on meurt, on va au Purgatoire, quand on ne va



pas en Enfer ou au Paradis. D'autre part, personne ne sait où il ira, le romancier compris ! Le Paradis ? J'admire ce que Dante en a écrit, mais on ne peut jouer au Paradis dans le temps et dans la vie que l'on a vécue, sauf peut-être en certains instants extatiques que mon personnage n'est pas censé avoir connus. Et, quant à l'Enfer, je n'en peux rien dire, car je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est l'étonnement du Purgatoire, tel qu'il est en partie dans Catherine de Gênes, à savoir, le Purgatoire c'est une joie infinie à se sentir sauvé. Et, d'autre part, le Purgatoire c'est une peine infinie : la violente douleur d'être éloigné de ce que l'on doit rejoindre. Dès lors, la moindre des peines du Purgatoire est plus terrible que la peine du Christ sur la Croix. Quand on n'a pas de corps, la peine est infinie : la peine de l'esprit pur est infinie. Le corps est en effet, un instrument de médiation et de mesure. Le romancier, il est vrai, a toujours eu une propension à avoir des peines ou des joies excessives, ce qui le préparait peut-être à comprendre son personnage mort. Les personnages de Dostoïevski sont d'ailleurs un peu comme cela.

En fait, c'est dans le Purgatoire que je peux le mieux retrouver la vie : le Purgatoire c'est notre vie. Il n'est pas dit que nous ne faisons pas notre Purgatoire sur terre. Mais cela n'a pas de valeur, car nous ne le savons pas. Le survenant, lui sait, et il revit dans ses fautes et ses péchés ce qui était déjà une punition.

N.A.F. : Ce Purgatoire suppose le péché qui révèle l'homme à lui-même...

P.B. : Dans toute réalité profonde, l'homme est révélé à lui-même. L'homme est pécheur puisque même le juste pèche sept fois par jour : donc, sans le péché, on ne peut parler de l'homme. Et l'homme qui s'imaginer non-pécheur qu'en sait-il ? Mais, allez prouver qu'il n'y a pas péché. On admet bien qu'on se trompe. Les Grecs étaient déjà troublés par le non-être de la faute et Maurras a connu ce scandale. Comment Dieu tout-puissant permet-il ce non-être ? Mais nous savons, nous, que le péché c'est la volonté — et pas seulement l'erreur — qui est en cause. Nous connaissons l'existence de la volonté positive dont les Grecs n'étaient pas très assurés.

N.A.F. : Revenons en arrière. Pourquoi le nouveau roman dont vous parliez a-t-il échoué ?

P.B. : Ils jouaient à imaginer le monde sans l'homme ! Cette absentéification de l'homme n'est pas la transcendance : elle revient à échapper à l'objectivation de l'homme par un miroir tendu le long d'une route en disant : « Je n'y suis pas ». Comme il n'y avait pas récit non plus, cela donnait des textes ennuyeux et non transcendents.

N.A.F. : Ce qui permet de suppléer à cela, c'est une recherche du côté de l'Être, c'est-à-dire de la métaphysique.

P.B. : Plus les choses iront, plus la recherche romanesque ira dans la direction métaphysique et théologique. Plus ça va, plus la vie empirique en effet pose des questions radicales. Le nationalisme, lui-même, qui a pu servir longtemps à esquiver la question de la racine des choses est de plus en plus tiré vers la naissance, vers l'existentiel. Et c'est vrai aussi du roman ! La partie créatrice du roman sera théologique.

N.A.F. : Il a fallu passer pour cela par le nihilisme.

P.B. : Eh oui ! La vision nietzschéenne de la rupture a été une étape obligatoire et douloureuse de la conscience contemporaine. La rupture, c'est-à-dire le « ne hilum » dont je parle dans l'Ontologie, la négation du point même de la fève par lequel la vie se

transmet. Toute la question qui se pose au monde moderne est de savoir s'il y a quelque chose au-delà de ce « rien ». Mon roman leur propose une hypothèse : le survenant finalement rencontre des réalités qui ne s'expliquent que par le purgatoire et non par l'annéantissement. Nous sommes dès lors en plein dans la définition pascalienne du mystère : nous sommes plus incompréhensible sans ce mystère que ce mystère ne nous est incompréhensible.

N.A.F. : Et si maintenant nous avançons un peu dans le roman. Mais est-ce qu'il n'y a pas dans le fond une espèce de trinité comme personnage central ?

P.B. : Il y a trois personnages principaux, mais pas eux seulement. Ces personnages incarnent à la fois l'homme en général et une époque donnée. Le personnage central est Montalte. Mais il forme avec les deux autres effectivement comme une trinité, car ils se sont connus. Mais ils représentent chacun un registre ou plutôt une série de registres différents : Montalte est comme le Présent. Dorlinde est comme l'Avenir : c'est sur lui que sont centrées les choses qui vont le plus loin vers le siècle. Et puis il y a un Jean Ruò qui représente sur tout la poésie et la partie qui risque de tomber dans le passé, de chaque côté de ce couloir, où j'imagine que nous avançons au fur et à mesure que nous vivons.

N.A.F. : Ces personnages, ou plus exactement cette trinité, elle vit après 1900...

P.B. : Eh bien, Montalte doit être né aux environs de 1915-16. Dorlinde est un tout petit peu plus vieux que lui, et Jean Ruò un tout petit peu plus jeune. Mais à un ou deux ans près de chaque côté, Jean Ruò est mort entre 1985 et 1990. Montalte ni Dorlinde ne sont morts à ce moment. Ils ont tous les deux des histoires politiques assez tardivement. Il y a un moment même où Montalte se fait mettre au trou pour avoir réagi violemment contre l'euthanasie. Mais ces événements politiques sont décalés. Ne sont revécus que ceux qui sont nécessaires à la purification.

N.A.F. : Ces péchés qui sont revécus par les survenants, dans quel ordre les avez-vous classés ?

P.B. : Je suis parti des péchés capitaux qui ne sont pas forcément les péchés les plus graves, mais ceux qui sont à l'origine des autres. Pour Dante, par exemple, la luxure n'était pas un péché très grave. Moi, au contraire, je le place

en second dans l'ordre de la gravité, immédiatement après la superbe qui est à l'origine de tous les péchés. Ce dernier thème forme une grande passage central de l'ouvrage qui est illustré par des scènes de la vie des différents personnages et notamment de Montalte, le survenant.

A côté de la luxure, il y a le péché que l'on ne trouve pas d'ordinaire dans nos catéchismes : c'est l'*acédie*, l'absence de souci, le manque d'amour spirituel dont ont tant parlé les Pères Grecs. Viennent après la colère assez importante pour Montalte, l'envie en revanche il l'a peu éprouvée, mais elle existe néanmoins en lui comme en tout le monde. Ce qui est le moins important pour Montalte à titre individuel ce sont les péchés qu'il a en quelque sorte vécus à travers son époque. Je les regroupe en un seul après l'envie dans le huitième chant sous le nom de « goulavare », c'est-à-dire à la fois la gourmandise et l'avarice, auxquels je donne un sens nouveau par rapport à ce que l'on dit d'habitude. Cette histoire de « goulavare » même en général n'est pas d'ailleurs une chose bien grave selon moi.

Et pour terminer *Le Purgatoire*, je parle du Paradis terrestre reprenant à Dante l'idée que celui-ci fait la jointure entre Purgatoire et Paradis. Mais je n'en connais presque rien puisqu'il s'agit contrairement au Purgatoire d'un monde inné et tout autre que celui de la vie terrestre. Alors je m'en suis tiré en utilisant la voie du mythe et du poème symbolique : le mythe c'est celui de l'Arbre (de la connaissance) dans le Jardin d'Éden. Le poème, intitulé *la Main sèche* qui clôt l'ouvrage s'inspire bien sûr du miracle évangélique de la main desséchée à laquelle le Christ a réinfusé le sang et la vie.

*Propos recueillis par
Gérard. LECLERC.*

Le roman de Pierre Boutang « *Le Purgatoire* » est en vente à nos bureaux : prix spécial pour les lecteurs de la N.A.F., 40 F franco au lieu de 50 F.

Sont encore disponibles les ouvrages suivants de Pierre Boutang :

- « L'ontologie du secret » : franco 75 F.
- « William Blake » : franco 45 F.
- « La Politique » : franco 35 F.
- « Le Banquet de Platon » : franco 42 F.

lire

Un rêve américain

La célébration du bi-centenaire des Etats-Unis nous apporte, un lot important d'ouvrages. Parmi ceux-ci, il convient de distinguer particulièrement celui de Claude Julien qui, loin des hagiographies, pieux clichés et idolâtries partisans, nous soumet une critique serrée de l'entité américaine.

Le titre de l'ouvrage de C. Julien résume la dichotomie persistante de la civilisation américaine entre le rêve, le fameux « American dream », le mythe né il y a deux siècles et les réalités historiques qui le pervertissent et en prennent très souvent le contre-pied. Il démonte le mécanisme implacable qui accentue le divorce, entre des idéaux bafoués, et une volonté répressive, une pratique historique contradictoire qui les dénature.

L'auteur classe ainsi les grands conflits en quatre volets primordiaux :

- lutte entre le capitalisme et la volonté de démocratisation ;
- lutte entre le goût impérial de la liberté et le souci de l'ordre, le « Law and Order » caricatural ;
- divorce entre le désir d'égalité et les nombreux germes de racisme ;
- incompatibilité entre le nationalisme économique, le néo-isolationnisme et l'essor démocratique, l'universalisme qu'impliquaient les idées originelles.

Ainsi, nous observons d'un côté quelques figures mythiques comme Jefferson et Thoreau, de l'autre les propriétaires, chevaliers d'industrie, diplomates tels H. Kissinger, ce Metternich d'opérette. Toute la classe politique reste prisonnière des concepts dénoncés précédemment : c'est Jay avouant crûment « Ceux qui possèdent le pays devraient gouverner », c'est Coolidge déclarant : « La grande affaire de l'Amérique ce sont les affaires », c'est Roose-

velt enfin et son New Deal qui, bénéfique dans l'immédiat, accentue à long terme les affres d'un capitalisme outrancier.

En fait, il n'y a là nul manichéisme dans cette vision des choses mais une rigueur d'analyse rarement en défaut.

Ainsi, cette république impériale que R. Aron disséquait, soutient de nombreux régimes dictatoriaux, et nous connaissons tous le rôle non négligeable d'une certaine C. I.A.

Ainsi les puissances d'argent et le pouvoir politique sont fortement imbriqués, la farce électorale poussée à son paroxysme. Quant aux multinationales et à l'exploitation du Tiers-monde, ils contribuent à l'élaboration de la stratégie du grand capital et à l'accroissement du niveau de vie américain ; les grèves réprimées, le syndicalisme décapité avec violence forment la toile de fond de ce matérialisme : « Les Etats-Unis n'existent pas, disait H. Miller, c'est le nom que l'on donne à cette chose abstraite ».

En Europe occidentale, le lobby américain a bénéficié, surtout depuis la seconde guerre mondiale, d'un vaste capital de sympathie ; l'« American way of life » tend de plus en plus à s'infiltrer dans nos mentalités et à régir nos modes de vie. Et il est de bon ton, pour nos jeunes cadres, d'aller compléter leur formation à Harvard et autres Berkeley, où d'ailleurs de professeurs « radicaux » et vaguement marxisants ne font rien pour saper véritablement le système en place.

Claude Julien LE REVE ET L'HISTOIRE deux siècles d'Amérique



Ainsi les inégalités raciales, le puritanisme exacerbé aboutissent souvent à un quelconque maccarthysmo ; cette mentalité était d'ailleurs en germe dans la Déclaration d'Indépendance de 1776, révélatrice d'un esprit colonial amené à privilégier la force, l'ordre bourgeois, la « liberté » fondée sur la propriété économique.

L'auteur avoue avoir confiance dans les institutions et la séparation des pouvoirs. Il souligne le rôle positif, selon lui, de quelques garde-fous : le Congrès, la presse... Mais nous pensons qu'ils restent relativement impuissants. Méditons le danger de la tentation fascisante d'une certaine Amérique.

Certes, la prise de conscience des « enfants de Marx et de Coca-Cola » et les phénomènes hippies ou beatniks sont révélateurs d'une contestation latente mais elle paraît aujourd'hui en sommeil.

Un déclin de l'hégémonie américaine est-il probable comme le constatait un journaliste ? « Alors que les Anglais ont dominé la scène internationale pendant au moins cent cinquante ans, alors qu'il y a eu le siècle français, l'ère américaine aura été la plus courte de l'histoire ». Mais le drame des E.U. n'est-il pas précisément qu'ils n'ont pas d'histoire enracinée et que les « mythes fondateurs » de la nation coïncident avec une période de rupture en Europe ?

Certes C. Reich prévoit un « regain » de la conscience américaine, certes quelques-uns ont pu parler de changements à venir « sans Marx ni Jésus ».

Mais, cette forme de civilisation industrielle a par trop montré ses limites et ses graves insuffisances et des brèches — qui peuvent s'agrandir — sont déjà ouvertes dans la prétendue « Pax Americana ».

Jean-François ASSELIN.

la suisse de tartuffe ?

La Suisse est un pays neutre, pacifique, propre, moral, et qui pratique les saines vertus chrétiennes d'un calvinisme austère. Telle est l'imagerie d'Epinal classique. Imagerie que démolit avec une rare vigueur Jean Ziegler, conseiller national au Parlement fédéral et membre du parti socialiste (1).

Pays propre, la Suisse ? Mais le fameux secret bancaire suisse permet l'accueil des capitaux évadés frauduleusement de leurs pays, voire de l'argent de la Mafia et autres gangs.

Pays neutre et pacifique ? Mais les banques suisses financèrent au Chili la grève des camionneurs (7 dollars par jour et par camionneur) qui allait être une des causes lointaines de la chute d'Allende. Et les multinationales suisses, Nestlé en tête, contribuent au pillage des ressources du Tiers-monde et à la surexploitation de ses travailleurs.

Saine démocratie, le régime suisse ? Mais le pouvoir, comme dans les autres démocraties occidentales y est détenu par une oligarchie. le taux des abstentions aux élections ne cesse de monter (25,8 % de votants à un referendum en 1972) et 82 % des membres du Parlement fédéral appartiennent à un ou plusieurs conseil d'administration.

Le livre de Jean Ziegler est lucide. Il est aussi amer, car l'auteur aime sa patrie et souffre de la voir dominée par une technocratie bancaire et commerciale féroce. Et pour nous, Français, il est une précieuse leçon. Décidément, les « modèles » étrangers du monde capitaliste, qu'ils soient suédois, allemand ou suisse ne sauraient constituer une alternative au système que nous subissons.

Jean-Pierre LEBEL.

(1) « Une Suisse au-dessus de tout soupçon » — Jean Ziegler — Edition Le Seuil.

AVIS A NOS ABONNES

La N.A.F. vient d'avoir 5 ans. Arrivent donc très prochainement à échéance les abonnements de nos lecteurs de la première heure. Ils nous épargneraient des frais postaux importants s'ils renouvelaient spontanément leur abonnement sans attendre notre lettre de rappel. Merci.

la question royaliste

● Philippe Vimeux poursuit, dans ce numéro, son étude sur la tentation ultraciste du royalisme.

Nous avons vu dernièrement, comment l'ultracisme s'est finalement imposé aux Bourbons restaurés, après 1820. Cette « droite traditionaliste » correspond à un système de pensée spécifique, qui allie histoire et théocratie. Seulement l'histoire n'est plus étudiée pour fonder l'avenir, mais pour renouer strictement avec le passé.

Cette armature idéologique explique à elle seule la persistance d'un parti royaliste, alors que la Monarchie règne. Persistance paradoxale, car l'existence d'un parti royaliste sous la Monarchie nie l'essence de cette Monarchie : on distingue et on oppose la « doctrine » et son incarnation. Le parti royaliste n'est plus loyaliste, mais ultraciste.

Les Ultras, par leurs exigences, et les différents rois qui s'imposèrent malgré tout pendant 34 ans, démontrèrent combien la mentalité ultraciste était profondément étrangère (et nuisible) à l'essence vraie de la Royauté. Et parce qu'ils ont défié les époques successives, les ultras et leurs descendants — qu'ils soient légitimistes ou orléanistes, traditionalistes ou théocratiques — ont obligé les différents rois ou prétendants à s'affirmer contre eux. Ainsi, le comte de Chambord : « Mon règne ne saurait être ni la ressource ou l'œuvre d'une intrigue, ni la domination exclusive d'un parti » (1).

Pain quotidien de la République, tentation des régimes qui se réclament d'union nationale ou de rassemblement, la mentalité ultraciste conçoit la politique comme une éternelle guerre civile : il faut choisir son « camp » (si ce n'est son ghetto) contre les autres camps, il faut gouverner contre les opposants... Cette attitude d'esprit tient à la fois du catharisme puriste et manichéen, du fanatisme et de l'exaltation.

Comme le constate le comte de Paris de nos jours : de droite ou de gauche, « les partisans, c'est-à-dire ceux qui confondent la vie publique avec une guerre d'embuscades, nourrissent l'espérance ou le ressentiment, l'illusion ou la rancune » (2).

LE ROI-ALIBI

Au XIX^e siècle, et concernant le royalisme, les Ultras ont illustré cette vérité, notamment sous la Restauration.

Les Rois sont séquestrés par une Chambre intraitable. Quand Charles X veut s'en dégager, les Ultras s'opposent à lui, que ce soit contre la politique du « juste milieu » d'un Martignac ou contre le « grand dessein royal » fondé sur Polignac.

Les Ultras, sous Juillet, sont surtout des libéraux. Les légitimistes, en effet, préférèrent l'émigration intérieure, à la collaboration, c'est-à-dire l'abstention politique et le retour en province. Mais le renvoi d'un Molé n'est pas sans rappeler celui de Martignac.

Il existait certes à l'époque chez les notables, à côté du principe royal — même affaibli — un réel esprit politique qui permit une politique d'envergure. Mais il faut également souligner que les rois servirent bien souvent d'alibis pour une politique de clan. Prisonniers d'un parti royaliste idéologue réduit à la Chambre, ils cherchaient vainement une majorité dynastique dans la nation pour appuyer leur propre politique.

C'est le drame de ces rois de n'avoir pas su braver l'opinion reçue en recourant au suffrage universel : l'ultracisme des chambres aurait été vaincu par le loyalisme du pays.

Et puis, l'on ne sut pas reconnaître combien, avec la fin de toute royauté, la question royaliste se posait de manière nouvelle. On crut à tort que le Second Empire serait d'aussi courte durée que la seconde République.

En outre, on ne se rendit pas compte que le suffrage universel minait inexorablement une restauration par les seuls « notables » et que les comités électoraux de caciques royalistes ne suffisaient pas à réaliser l'indispensable mobilisation des citoyens convaincus.

Surtout — séquelle de 1830 —, on connaissait deux prétendants, même si le comte de Paris n'avait que 12 ans. Or le comte de Chambord, âgé de trente ans, re-

commandait à ses fidèles le retrait de la vie politique active à son exemple.

Bientôt, l'absence d'un parti royaliste populaire structuré, la faiblesse de ses raisons politiques, l'effacement du prétendant, l'écrasement des députés royalistes, ... tout laisse le champ libre au pire... Alors se tissent des rapports entre royalisme, conservatisme et cléricisme.

L'ALIBI-ROI

Les libéraux s'étaient raccroché au gouvernement autoritaire par peur d'une révolution populaire. Mais une fois conforté ce régime, aux plans politique et économique, ils relèvent la tête, autour des années 1860. La lutte contre le cléricisme prend un nouvel essor.

Or, à cette époque, de nombreux prélats et théologiens — eux-mêmes souvent hommes politiques — se souviennent du traditionalisme de leur jeunesse. La monarchie française — monarchie « chrétienne » — devient l'alibi pour contester Napoléon, les libéraux et la Révolution.

Le comte de Chambord, lui-même (3), élevé dans le souvenir des horreurs de la Révolution française, partageait volontiers la conviction que les Bourbons tenaient leurs droits de Dieu seul, plus que de l'histoire ou de l'accord entre eux et les peuples. La Révolution, œuvre « satanique » avait atteint à la fois Dieu et le Roi : venger l'un, c'était venger l'autre.

Une des raisons extra-théologiques en faveur de l'infailibilité pontificale tient à la volonté de

mettre l'accent dans l'Eglise — pour le salut de la société tout autant que pour celui de l'Eglise — sur l'ordre hiérarchique et son unité. Ce n'est pas sans affinité avec une certaine conception de la Monarchie.

Où l'on se souviennent des Freppel et des Pie, qu'on se souviennent de la querelle des enseignements, de la question des Etats du Pape ou du Syllabus... et l'on cernera combien l'appel au Roi était l'alibi d'une pratique idéologique déterminée. A quoi s'ajoute que les catholiques accroissent à eux seuls et considérablement l'arsenal idéologique du royalisme.

Seulement « l'idéo-théologie du droit divin » développée à outrance tend à remettre la restauration royale à la seule faveur du Ciel. On verra l'influence de ce néo-traditionalisme sur les mentalités de 1875, quand la politique voudra reprendre les rênes.

— O —

A l'aube de la III^e République, quand va naître un vrai parti monarchique structuré, les utopies renaissent et l'on installe la monarchie sans le Roi. Les « Rois restaurés » devenus simples « Prétendants », devront veiller à demeurer leurs propres maîtres : Libre des idéologies, le Prince n'est-il pas le seul vrai dépositaire de la tradition royale ?

Ph. VIMEUX.

(1) A. Barryer - 15 janvier 1849.

(2) Bulletin - 18 novembre 1959.

(3) Fils posthume du Duc de Berry, élevé par sa tante, Madame Royale, fille de Louis XVI.

PHILIPPE
VIMEUX

LE COMTE
DE PARIS
OU LA PASSION
DU PRÉSENT

ENFIN
un livre sur
SA PENSÉE
SON ACTION

29 F franco

BON DE COMMANDE A RETOURNER AU JOURNAL :

La Nouvelle Action Française - 17, rue des Petits Champs - 75001 Paris

NOM :

Prénom :

Adresse :

désire recevoir le livre « Le Comte de Paris ou la passion du présent » et verse pour cela la somme de 29 F (règlement chèque bancaire ou postal libellé à l'ordre de l'Institut de Politique Nationale).

l'argent de poche

« Mais justement on ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est ce langage oublié, ce langage que je cherche de livre en livre, imbécile ! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit.

Bernanos.

Cette phrase de Bernanos pourrait rendre compte du dernier film de François Truffaut. Nous ne pouvons raconter l'enfance, nous ne pouvons que la montrer. Ainsi le scénario refuse tout vedettariat et tout enfant prodige. L'enfance ce n'est surtout pas celle de « petits cabots apprivoisés pour la caméra », comme le dit Jacques Siclier. De même le scénario exclut l'histoire classique (introduction, intrigue, dénouement) qui fait rire ou pleurer dans les chaudières.

De la petite enfance à l'adolescence tous les âges sont représentés, dans plusieurs actions se déroulant simultanément. Chaque âge possède ses gestes : le bambin qui monte sur la fenêtre et qui tombe du neuvième étage, les

facéties des frères Deluca, l'espionnage d'une petite fille, les premières aventures d'un jeune homme qui saura profiter d'une salle de cinéma pour faire connaissance avec sa voisine.

La signification de toute cette vie, de toute cette exhubérance, nous est donnée par la femme de l'instituteur : « Les enfants sont très solides, ils se cognent contre tout, ils se cognent contre la vie, mais ils ont la grâce et puis ils ont la peau dure aussi ». Mais la peau dure, Julien l'a aussi, et l'on découvre à la fin qu'il est un enfant martyr ; Patrick de même qui n'a plus pour parent qu'un père infirme ; Laurent également que sa mère couve à l'excès. On est loin des « Mistons » (1958), des « 400 coups » (1959) ou de

« l'enfant sauvage ». L'enfance est ici plus criante que nature, toujours utilisée, toujours en esclavage. Pourtant nous savions le sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon. Les rancœurs de Gavroche de Hugo celles de Gillou, fils de personne, chez Montherlant. Nous pourrions multiplier les exemples, car c'est sans arrêt la complainte du petit navire où le mousse est toujours mangé.

L'ennui c'est que l'éternelle complainte du mousse se mâtine de nos jours d'une révolte désespérée devant le sordide auquel la société industrielle convie l'enfance. On la flatte en tant que catégorie de la consommation dirigée. Mais sa quête de pureté, sa propension à s'étonner, à admirer... et aussi à se flétrir devant le scandale, qui s'en soucie ? A la fin du film Richet, le maître d'é-

cole tient ces propos qui se passent de commentaires : « Dans toutes les luttes, les enfants sont oubliés, il n'existe aucun parti politique qui s'occupe réellement des enfants et il y a une raison à cela c'est que les enfants ne sont pas des électeurs. Si on donnait le droit de vote aux enfants, vous pourriez réclamer n'importe quoi et vous l'obtiendriez, car les députés voudraient avoir ces voix ».

Est-ce ce dégoût devant un tel système, qui a conduit Truffaut à déclarer récemment à la radio qu'il serait prêt à voter pour le Comte de Paris ? C'est-à-dire pour l'homme qui incarne l'institution paternelle par excellence, celle qui est existentiellement tournée vers le souci de l'enfant ? Après avoir vu « l'Argent de poche », on peut au moins se le demander.

Hubert CHARPENTIER.

théâtre

vendée 93

Les Vendéens se sont vus dans le spectacle monté par une troupe d'amateurs, acteurs-paysans pour la plupart, à Saint-André-Treize-Voies, quelque part entre La Roche-sur-Yon et Montaigu.

Et le spectacle est grand, car devant ces gars du bocage, ces filles délurées, ces gens de tous âges, de toutes conditions, venus des fermes et des bourgs alentour, c'est la grand'guerre de 93 qui se donne. Durant trois bonnes heures et dans un silence quasi-religieux, brisé parfois de rires éclatants, c'est la forte légende, LEUR histoire qui se répète. Il ne faut pas venir chercher dans cette salle des fêtes, traversée de tuyaux de poêles des jeux de scène élaborés, des décors somptueux, de la diction, mais ce qu'on y goûte est bien plus fort, ténu, presque violent ; les mots de chaque acteur sortent comme du sol, le bocage est là et il écoute.

Après tout, ce qui mieux que les descendants des « géants » pouvaient traduire avec saveur et fierté, devant les leurs, ces années de lutte, de sacrifices, d'héroïsme, de grande souffrance, données pour Dieu et pour le Roi ? Quel autre langage que le chaud et ferme patois du pays pouvait mieux convenir pour dire la foi souvent simple mais inébranlable et la fidélité vendéennes ? On a souvent pu remarquer et notamment ici que certains historiens ou respon-

sables à divers titres s'efforçaient de dissocier dans les guerres de Vendée Dieu et le Roi, les menteurs ! Aussi personne ici ne s'y est trompé, sachant bien que le sacré est indivisible ; et que pour les glorieux ancêtres, c'était « tout un ».

Et ainsi défilent devant nous, sur un fond de chesnaie et de bûches emmêlées, Louis Morin vieux et sage paysan, l'Intendant jaloux acquis aux idées nouvelles, un hobereau du pays autant serviteur que maître. Voici encore, parfois sortis de leurs châteaux par les fourches de leurs gens, les chefs de ces armées de laboureurs et de meuniers, Cathelineau, Lescure, Charette ; voici en face les chasseurs de « brigands », la racaille armée de Mayence avec quelques nobles figures ; les scènes se succèdent, la Vendée saigne, et elle pardonne aussi ; ce qui est remarquable dans ce spectacle c'est qu'il est vrai ; oui c'était bien comme cela en 1793.

Il faut voir ce spectacle et de l'exemple, ainsi rafraîchi, donné par nos aïeux, nous inspirer pour les révoltes d'aujourd'hui.

F. YRREUG

« N.A.F., cinq ans de combat », un recueil d'articles de la N.A.F. journal qui retrace les grandes étapes de notre action depuis cinq ans.

Pourquoi ce choix d'articles de la N.A.F. ?

Certainement pas par complaisance envers nous-mêmes : la relecture des collections d'un journal est une rude épreuve où les fautes et les erreurs — tant de forme que de fond — sautent aux yeux immédiatement.

Il reste cependant que ces articles marquent les moments de recherche et les épisodes de combat qu'il serait regrettable d'oublier : les uns comme les autres expliquent pour une part le présent, en même temps qu'ils font justice d'un certain nombre de vieilles calomnies. Ainsi au moment où la N.A.F. fête son 5^e anniversaire, ils racontent une partie de son histoire.

Un livre utile et qui vient à son heure que chacun se doit de posséder et de diffuser autour de lui.

Un livre de 210 pages. Prix : 29 F (franco 32 F) - Tarif pour commande en nombre : 3 ex. 78 F (franco 83 F) - 5 ex. 116 F (franco 125 F) - 10 ex. 203 F (franco 215 F).



la n.a.f. en mouvement

réunions

Réunion le vendredi 7 mai, à 20 h 30, salle Louis-Jouvet, rue Albert-Dupuis, centre commercial n° 1, au-dessus du cinéma « Concorde » sur le thème « Royaliste en 1976 ».

A l'occasion de la fête de Jeanne-d'Arc, les fédérations de Normandie et de la Région parisienne, se rencontreront au cours d'une journée champêtre, à laquelle tous nos lecteurs sont invités. Le rendez-vous est fixé le Dimanche 8 mai, à partir de 11 heures, devant l'église de Canteleu, sortie ouest de Rouen, direction Le Havre par Lillebonne.

Carrefours, stand librairie, Fête. Apporter son pic-nic, on trouvera les boissons sur place.

adhérents

Le renouvellement annuel des cartes d'adhérents est en cours. Seuls recevront la nouvelle carte les adhérents ayant réglé leur cotisation de janvier. Que les retardataires se mettent en règle sans tarder. Quant à nos lecteurs, non encore adhérents, nous les invitons à nous demander les conditions d'adhésion au mouvement. Adhérer c'est matérialiser son accord avec les idées fondamentales de la N.A.F.



Notre fête pour le 5^e anniversaire de la N.A.F. a eu lieu le jeudi 22 avril et a donné lieu à un important compte-rendu dans LE MONDE du 25 avril dont nous donnons quelques extraits significatifs :

« La Nouvelle Action Française vient de fêter son cinquième anniversaire. Elle avait invité pour la circonstance, autour d'un tonneau et d'un buffet, non seulement ses militants de la capitale — ils vinrent relativement nombreux — mais aussi ses amis : hérauts d'un certain anticonformisme de droite qui leur permet d'entretenir avec le jeune mouvement royaliste des relations de bon voisinage, où la passion de l'anticonformisme l'emporte d'ailleurs très largement sur celle de la droite ; gaullistes de gauche ou de stricte obédience ; « inclassables » divers que rend mal à l'aise la seule idée d'adhésion à un parti, mais qui estiment avec Bertrand Renouvin que justement « la N.A.F. n'est pas un système idéologique clos » (...).

Mais on parlait aussi d'avenir : la publication d'un recueil d'articles « N.A.F. : cinq ans de combat » et celle, à l'automne, d'un nouveau livre ; la préparation des élections municipales, auxquelles la Nouvelle Action Française veut participer ; la réorganisation de ses activités militantes et les fêtes et camps d'été à venir, où l'on tachera de joindre l'utile à l'agréable, la réflexion doctrinale au soleil (...).

A l'instar de tel ancien ministre des affaires étrangères la N.A.F. met souvent quelque coquetterie à se situer « ailleurs ». Pour son cinquième anniversaire, entourée d'amis aussi divers — et parfois opposés — et de ses propres militants, simplement, elle était là. »

mercredis de la n.a.f.

Les mercredis de la N.A.F. ont lieu dans les locaux du journal (17, rue des Petits-Champs, Paris-1^{er} - 4^e étage). A partir de 19 h 30, autour d'un buffet, lecteurs et sympathisants se retrouvent en une discussion libre et amicale, à 20 h 30 commence la conférence.

cahiers de l'I.P.N.

Cahier n° 1 : (épuisé).

Cahier n° 2 :

- La crise de l'Etat.
- Comprendre la société industrielle.
- Les sociétés transnationales.
- Georges Bernanos.
- Une anthropologie maurrasienne.

Cahier n° 3 :

- La nation.
- Charles Péguy.
- Retour à l'idée de légitimité.
- Le Comte de Paris.

Hors série n° 1 : Stratégie et politique.

Les Cahiers n° 2 et 3 : 6 F (franco 8 F).

Le Cahier Hors série : 10 F franco. Commandes au journal - CCP - N.A.F. 193-14 Z Paris.

bulletin d'abonnement

Les abonnés de la N.A.F. reçoivent en supplément, « La lettre de la N.A.F. », publication bi-mensuelle qui leur est spécialement destinée et qui paraît en alternance avec le journal.

Je souscris un abonnement d'essai de trois mois (20 F), 6 mois (40 F), un an (70 F), de soutien (120 F) (*)

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Année de naissance :

(*) Encadrez la formule de votre choix.

C.C.P. NAF 193-14 Paris

naf 17 rue des petits champs 75001 PARIS



par
bertrand
renouvin

en cas de malheur

Il faut, bien sûr, consacrer cet éditorial à la dernière « réunion de presse » du Président de la République. Mais cette fois la tâche analytique et critique est difficile puisqu'il nous est interdit de juger.

M. Giscard d'Estaing l'a dit : on ne juge pas le voyage au milieu de la traversée, mais à l'arrivée. Donc il faut se taire et regarder le paysage, en espérant que le vent sera bon et le pilote inspiré.

Justement, celui-ci est descendu l'autre jour de sa passerelle pour nous annoncer la fin du mauvais temps. Nous le savions déjà. Mais l'entendre dire par le seul maître à bord authentifié et officialise les indices de la conjoncture — étrangère en particulier. Pour le reste, faute de cartes et de repères, les passagers du bateau France (triste image) ont dû essayer de déchiffrer sur le visage du maître les signes de leur destin.

PERSPECTIVES

De l'avis unanime, les signes ont été cette fois favorables : ton assuré, propos brillant, tout indiquait clairement que le navigateur ne craignait ni les voies d'eau, ni les récifs, nul ne sachant s'il descend parfois au fond des cales ou s'il n'a pas de ces distractions fatales aux sujets les plus doués. Les apparences, en tout cas, montrent que le mauvais cap des cantonales a été oublié et que le bateau poursuit sa route.

Mais pour aller où ? Vers la terre promise de la « société libérale avancée » nous dit-on. Mais encore ? Quels sont les

voies et les moyens du fameux « changement » ? Et quelle est sa nature même ? Ici commence le mystère, le long « suspense » qui vient pimenter l'attente de notre « démocratie paisible et réfléchie ». Si les gens étaient méchants, ils diraient : « nous ne savons pas où nous allons, mais nous savons qu'on y va ». Mais ces gens là auraient tort puisque nous allons vers « la réforme » et, si l'on en croit le Président, il suffit pour les en convaincre de leur expliquer les « perspectives d'ensemble ».

En attendant, il faut se taire et espérer, tandis que le Président prépare « pendant les fins de semaine » un document décrivant « l'œuvre de réforme ». L'étonnant est que ces méditations, descriptions et explications n'aient pas été données plus tôt au bon peuple. Il y a deux ans, par exemple, la campagne présidentielle aurait pu être l'occasion de la présentation d'un programme de gouvernement : le candidat Giscard s'est contenté de slogans somnolents, mais efficaces. Puis le Président de la République a annoncé, en début de mandat, qu'il se donnait « cinq cents jours pour conduire le changement ». Le changement n'est pas venu, sauf dans les mots, dans quelques rites, et dans les décisions (avortement, divorce, majorité à dix-huit ans) qui permettaient de faire l'économie d'une politique. Mais il paraît qu'il s'agissait des détails de la grande fresque qui nous sera révélée au mois de juin. Absté-nons-nous donc de tout commentaire, de peur de grossir un détail, de déplorer une bavure qui sera vite effacée, d'esquisser une analyse d'ensemble qui ne serait qu'un procès d'intention !

APERÇUS

Disposons-nous, au moins, depuis deux ans, d'aperçus intéressants ou d'indices permettant de nous réjouir à l'avance du havre de paix et de progrès tant attendu ? Avec la meilleure volonté du monde, on conviendra que les réformes présentées jusqu'ici — qu'il s'agisse de la taxation des plus-values ou de la réforme de l'entreprise — n'ont rien de bouleversant. Et encore, ces projets de loi doivent-ils être passés à la moulinette des amendements parlementaires... Observons aussi, sous réserve d'inventaire, que les intentions exprimées par le Président de la République dans l'introduction de sa conférence de presse laissent sceptique ou inquiet :

D'abord parce que promettre une « démocratie paisible » quand éclatent ou grondent les colères paysannes, ouvrières et étudiantes est une plaisanterie cynique ou l'effet d'un étrange aveuglement. Sans oublier que l'angélisme présidentiel est démenti de façon éclatante par la politique provocatrice du Premier Ministre à l'égard des socialistes et par les injures quasi hebdomadaires adressées par le Ministre de l'Intérieur à cinq millions de Français.

Quant à l'intention de « faire en sorte que la France puisse être dans le groupe

de tête des pays de dimension moyenne », elle permet toutes les hypothèses. Renonçant à la « croissance équilibrée », le Président de la République veut-il reprendre le projet industriel pompidolien ? Nous savons bien que si l'industrie est nécessaire à la vie, à l'indépendance et au développement de la nation, l'ambition d'un peuple ne saurait y être réduite. Veut-il simplement combler un retard sans renoncer à un « libéralisme avancé » jamais défini mais qui pourrait se traduire par l'alignement sur tel ou tel « modèle » de l'Europe du nord ? Nous savons bien que la Suède est un enfer aseptisé, et qu'il serait dangereux de suivre l'Allemagne dans son industrialisme démesuré et nihiliste.

BRUME

Alors ? Alors rien, Attendons que la brume se dissipe et que le pilote daigne enfin nous faire connaître le chemin qu'il nous dit avoir tracé et le rivage vers lequel il nous dirige.

Question de confiance... Mais peut-on la lui donner ? Il le faut, évidemment, si Valéry Giscard d'Estaing est bien le « Président de tous les Français », et donc le seul qui puisse avoir le souci de la communauté nationale tout entière. Il faudrait alors qu'il n'ait été lié à aucun parti, et qu'il ne soit d'aucune classe. Or nous savons bien que Giscard n'a pas quitté son camp, malgré la prétendue transmutation de mai 1974, puisqu'il s'est entouré d'hommes qui étaient auparavant ses compagnons, ses serviteurs ou ses alliés. Et nous savons bien que Giscard est l'héritier d'une aristocratie financière dont les préjugés, les intérêts et les haines n'ont pas été effacés par le suffrage universel.

La même difficulté surgirait pour tout autre Président ? C'est vrai : nous ne souhaitons nullement qu'un Mitterrand, par exemple, se prétende à son tour président de tous les Français alors qu'il amènerait au pouvoir d'autres clans, d'autres intérêts et d'autres préjugés. Il n'y a qu'un moyen d'incarner la nation tout entière, dans le présent comme dans le passé, et d'obtenir son adhésion : c'est d'être le Prince naturellement indépendant des partis et des intérêts, disposant de la durée pour poursuivre ou reprendre le projet français et vers qui on se tourne en cas de malheur parce qu'il exprime le mieux l'unité.

En cas de malheur... c'est une autre raison de marquer notre défiance à l'homme Giscard, par-delà le système qui l'a porté au pouvoir. Les deux premières années l'ont montré désinvolte, inconstant, fragile. En cas de malheur, cela se traduirait par du sang, par une fuite. Les Français le savent ou le devinent. Et Giscard de répondre, quand on évoque une prochaine victoire de la gauche, qu'il coulera beaucoup d'eau sous le Pont Mirabeau. Habileté tactique ? Ou incertitude profonde quant à son avenir propre et quant à l'avenir de la France ?

Bertrand RENOUVIN